



Aki Shimazaki

Maïmaï

roman

ACTES SUD

MAÏMAÏ
L'Ombre du chardon

C'est par un texto de sa grand-mère que Tarô apprend le décès subit de sa mère. Celle-ci, séduisante et indépendante, tenait une librairie spécialisée dans les ouvrages rares. Tarô, vingt-six ans, sourd-muet et métis, a grandi entre ces deux femmes. Aujourd'hui artiste, il vit seul et ne se sent pas très épris de sa petite amie. Une jeune fille qui vient à la librairie lui présenter ses condoléances suscite en lui un trouble profond, comme un amour naissant, comme un précieux souvenir.

Née au Japon, Aki Shimazaki vit à Montréal depuis 1991. Maïmaï fait partie de son troisième cycle romanesque, L'Ombre du chardon. Toute son œuvre est disponible chez Actes Sud, notamment ses deux autres pentalogies, Le Poids des secrets et Au cœur du Yamato.

MAÏMAÏ

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

TSUBAKI, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.

HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.

TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.

WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.

HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.

ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.

TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.

TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.

YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.

HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.

SUISEN, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1700.

FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018.

MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019.

SUZURAN, Actes Sud, 2020.

© Actes Sud, 2019, 2020

ISBN 978-2-330-14128-8

Initialement paru chez Leméac Éditeur (Montréal) en 2018

AKI SHIMAZAKI

MAÏMAÏ

L'Ombre du chardon

roman

ACTES SUD

Après une averse violente, le ciel se dégage rapidement. Le soleil fort tape sur les tuiles des toits. On est lundi. Il fera très chaud et humide cet après-midi.

Je me tiens debout devant la fenêtre et observe l'aquarelle que je viens de terminer. Un escargot rampe sur une feuille de physalis. Les tentacules sortis, il se dirige vers la tige d'où pendent des fruits dont les enveloppes sont vertes.

Il est presque midi. Je suis toujours en pyjama. Je n'ai pas encore faim, mais très soif. Je vais dans la cuisine et prends un verre d'eau au robinet. En buvant, je songe à Mina. Je lui ai envoyé tout à l'heure un message lui proposant un rendez-vous pour demain.

Cela fait six mois que nous nous fréquentons. Elle a vingt-quatre ans, deux ans de moins que moi. Je l'aime bien, mais je ne peux pas nous imaginer un avenir en couple, marié ou non. Quelle que soit son intention, je dois lui parler honnêtement de mes sentiments.

Normalement, Mina me répond en quelques heures. J'ouvre mon portable et vois un seul nom : Y. Shimizu. C'est ma grand-mère, que j'appelle *Bâchan**. Je m'étonne, car elle ne m'écrit presque jamais. Dès que je lis son message, je me fige. « Maman est morte. »

Quoi ? ! Paralysé, je fixe ces trois mots.

Je ne sais pas combien de secondes ou de minutes sont passées. Enfin, je reviens à moi. Je m'inquiète pour *Bâchan*. Paniquée, elle a dû perdre son calme et n'a pas pu ajouter de détails. D'ailleurs, elle n'est pas encore habituée à son appareil. Je note qu'une heure s'est déjà écoulée depuis que j'ai reçu son message. Je dois lui répondre, mais ma main tremble. Je respire profondément et tape enfin : « J'arrive tout de suite. Tarô ».

En toute hâte, j'enfile un t-shirt et un jean. Saisissant mon sac à dos, je me précipite hors de l'appartement et cours vers la rue principale. Les trottoirs mouillés réfléchissent la lumière du soleil brûlant. Je suis déjà en sueur.

À mon signe, un taxi s'arrête devant moi. La portière automatique s'ouvre et je monte gauchement. Je me sens mal à l'aise, car je n'utilise ce transport que rarement. Climatisé,

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

l'intérieur est très frais. Les couvre-dossiers blancs empesés sont impeccablement propres. Cette couleur évoque pour moi un linceul. Le chauffeur d'âge moyen se tourne vers moi. Ses gants sont aussi tout blancs. Je suis le mouvement de ses lèvres.

— Où allez-vous ?

De mon sac, je sors mon carnet de notes et écris l'adresse de ma mère, que je lui montre. En lisant, il me pose une autre question que je comprends également :

— Vous ne parlez pas le japonais ?

Mes cheveux châtain et mes yeux bruns. Il croit évidemment que je suis un *gaijin*. Je griffonne ma réponse : « Je suis Japonais, mais je suis sourd-muet. Dépêchez-vous, s'il vous plaît. C'est urgent ! » Le chauffeur devient embarrassé. Sans ajouter un mot, il se met en route.

Par la fenêtre, je regarde le ciel entièrement dégagé. Au loin resplendit un arc-en-ciel. Rouge, orange, jaune, vert, bleu. Ses couleurs vives me rappellent les fleurs d'hortensia, que je peins souvent, surtout pendant la pleine floraison. Captivé par ce spectacle de la nature, j'oublie un moment le sérieux de la situation.

Je me répète : « Maman est morte ? Comment est-ce possible ? A-t-elle eu une crise cardiaque ? »

J'ai vu ma mère il y a à peine une semaine. C'était lundi, jour où elle ferme sa librairie d'occasion. Elle était venue visiter la bibliothèque de mon quartier, une des plus grandes de la ville. Nous avons déjeuné dans un restaurant familial tout près de mon appartement. Je n'ai remarqué chez elle aucun problème de santé. Au contraire, elle avait de l'appétit : elle a mangé du riz, une soupe, une salade, une côtelette de porc et des légumes sautés. Je lui ai parlé de mon tableau récemment acheté à bon prix par un collectionneur bien connu. Contente, elle m'a posé des questions sur mes activités artistiques et ma vie en général. Je lui ai répondu que tout allait bien. Avant de me quitter, elle m'a demandé : « À propos, tu n'as pas encore de petite amie ? » Je lui ai donné une réponse évasive.

Maman aimait beaucoup fumer et boire. Elle avait contracté ces habitudes au début de la vingtaine. Elle n'a jamais cessé de le faire, sauf pendant sa grossesse – je suis son unique enfant. *Bâchan* l'avertissait du danger, mais sa réplique était toujours pareille : « Pour moi, mieux vaut mourir qu'arrêter. »

Après chaque repas, ma mère grillait plusieurs cigarettes sur le balcon ou dans notre petit jardin. Elle tirait des bouffées, le regard tantôt pensif, tantôt absent. Son geste était naturel et élégant. Je ne connaissais personne

d'autre qui puisse fumer de façon aussi picturale. Je faisais des croquis de sa pose digne. *Bâchan* se fâchait contre moi : « Ne l'encourage pas ainsi ! » Pour l'alcool, maman préférait l'eau-de-vie et en buvait en lisant le soir dans sa chambre. Je craignais qu'elle n'ait un jour un cancer du poumon ou du foie. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle meure si tôt... Elle avait cinquante-huit ans.

Cuisiner l'ennuyait. C'est *Bâchan* qui nous préparait des repas sains et délicieux. Quand celle-ci était absente de la maison, maman faisait livrer des plats à domicile.

Étant le soutien de la famille, ma mère travaillait fort à sa librairie, ce qu'elle a fait jusqu'à hier. Elle l'a ouverte il y a vingt-deux ans. Surtout scientifiques et souvent rares, ses livres étaient chers. Malgré tout, elle avait une clientèle fidèle, comprenant des universitaires et des collectionneurs. Sa boutique était toute sa vie et elle y était irremplaçable. Elle était elle-même une lectrice insatiable.

Le soleil brille dans un ciel bleu clair sans nuages. Je me sens bizarre. Maman a quitté ce monde par un temps si beau ? Je revois son profil. Un instant me vient en tête son unique poème, à ma connaissance.

« *Maïmaï, maïmaï,*
Où vas-tu si lourdement ?

Que portes-tu dans ta maison si grande ?
Un chagrin ou un fardeau, ou bien les deux ?
Ah, tu ne peux qu'avancer, comme la vie !
Bon courage, *maïmaï* ! Adieu ! »

Elle m'a récité ce poème alors que nous observions un escargot dans le jardin. J'avais environ sept ans. Je ne comprenais pas bien la signification de ces mots, « chagrin » et « fardeau ». Malgré tout, je me souviens bien de notre conversation à ce moment-là.

Je pose des questions à maman :

— L'escargot déménage dans une autre maison comme le bernard-l'hermite ?

Elle secoue la tête.

— Comment fait-il sa coquille ?

— Il naît avec elle et la garde toute sa vie.

Je suis surpris :

— Il naît avec ça ?

— Oui.

Les cornes du mollusque sont tout étirées. Maman les touche et elles se rétractent immédiatement.

— Si sa coquille est cassée, que lui arrive-t-il ?

— Il se dessèche et meurt, malheureusement.

— Il a besoin de cette coquille pour survivre ?

— Oui. Il n'est pas comme un bernard-l'hermite.

Elle se tait un moment et ajoute :

— Qui voudrait porter le fardeau d'un autre ? Chacun a déjà assez du sien.

Le taxi s'arrête devant la librairie Kitô. Derrière la vitrine pend une plaque de bois : « Jour de fermeture ».

Le chauffeur se tourne et m'indique le taximètre de sa main gantée blanche. Son geste est poli, mais il a toujours l'air mal à l'aise. La portière automatique s'ouvre. En sortant, je me retrouve subitement dans l'humidité étouffante du début de l'été.

Je monte en courant l'escalier extérieur et arrive devant la porte de la cuisine. Mon cœur bat. Avant d'ouvrir, je respire profondément.

— Tarô ! Tu es là. Enfin !

Ma grand-mère est assise à la table, les paupières gonflées. À côté d'elle se tient un homme portant une chemise blanche à manches courtes. Je ne le connais pas. Il semble dans la cinquantaine. Il s'incline vers moi très poliment. Je fais le même geste. *Bâchan* me le présente en langue des signes :

— Voici *Taki-sensei*. Il est médecin. C'est un client de notre boutique depuis des années et il est venu ici pour nous aider.

Je le remercie. Elle lui traduit mes paroles, puis m'explique :

— Ce matin, Mitsuko tardait à sortir de sa chambre. C'est son jour de congé. Comme elle n'a pas l'habitude de faire la grasse matinée, je trouvais ça bizarre et suis allée à sa chambre. J'ai frappé à la porte. Pas de réponse. Hélas, ma fille était déjà morte !

Elle s'arrête un moment. En essuyant ses larmes, elle reprend :

— Je ne savais que faire. D'abord, il était inutile d'appeler l'ambulance ou la police. J'ai pensé à Taki-sensei, en me disant qu'il la connaissait peut-être aussi en tant que médecin. Il m'a appris qu'elle était morte d'une crise cardiaque.

— Je m'en doutais.

Bâchan se cache la figure et sanglote. Je caresse son dos.

Je vais dans la chambre de maman. Le climatiseur est en marche. Le visage est couvert d'un mouchoir blanc neuf et le corps, d'une couverture mince d'été. Les mains sont posées sur la poitrine.

Assis sur mes talons à côté d'elle, j'enlève le mouchoir et observe son visage qui me paraît tout à fait serein. J'ai l'impression qu'elle va se réveiller d'un moment à l'autre et me saluer : « Hé, Tarô, qu'as-tu ? » Je lui parle dans ma tête : « Tu es bête, maman. Pourquoi as-tu pressé la mort ? Tu devais l'attendre encore au moins dix ou quinze ans. Pauvre *Bâchan*. »

Étrangement, bien que troublé et attristé, je n'ai pas de larmes. Je songe plutôt à ma grand-mère. Elle a plus de quatre-vingts ans. Je suis sa seule famille proche. Je dois garder mon calme pour la protéger.

Quand je reviens dans la cuisine, le médecin n'est plus là. *Bâchan* me dit qu'il a déjà établi le constat de décès. Elle pousse des sanglots :

— Quelle ingrate ! L'enfant ne doit pas mourir avant ses parents.

Je la serre dans mes bras. Son petit corps frémit. Je la console :

— Tout le monde meurt. La question est quand.

— Comment ? Il s'agit de ta mère !

— C'est ce qu'elle répétait. Malheureusement, elle est partie avant nous. Il ne reste plus qu'à accepter cette réalité.

— Comment peux-tu être aussi indifférent ?

— Tu connaissais sa consommation d'alcool et de tabac. Sa mort n'est pas si étonnante. Heureusement, elle a pu vivre jusqu'à maintenant grâce à ta cuisine saine.

Bâchan me jette un faible sourire :

— Tu vois toujours le bon côté.

Je me tais. Elle m'accuse :

— Tarô, tu es coupable de sa mort !

— Moi, coupable ?

— Tu admirais sa façon de fumer et de boire. Tu es stupide !

Elle a raison. Malgré moi, j'ai failli rire. Elle s'écrie :

— Ce n'est pas drôle !

— Au moins, maman est morte sans souffrir ni devoir s'aliter. Elle a eu de la chance dans ce malheur.

Bâchan soupire. Ses larmes sont séchées. Je lui raconte une conversation que j'ai récemment eue avec ma mère. Distraite, elle suit mes signes.

— Maman, la longévité moyenne des alcooliques est de cinquante-deux ans.

Elle me réplique :

— Avant la guerre, c'était plus jeune que ça qu'on mourait. Maintenant, nous vivons trop longtemps, beaucoup trop !

— Mais tu ne voudrais quand même pas avoir un cancer du poumon ou du foie.

— Sais-tu, Tarô, certains qui ont de mauvaises habitudes meurent subitement d'une détérioration de multiples organes, sans souffrance. Je ne suis pas vraiment dépendante ni du tabac ni de l'alcool, mais c'est exactement ce que je souhaite pour ma fin.

Soudain, ma grand-mère réagit avec un geste exagéré :

— Quelle mentalité ! Mitsuko était folle !

Bien qu'elle se fâche, sa mine est meilleure que tout à l'heure. Je continue à lui raconter des anecdotes drôles sur maman. *Bâchan* rit de temps à autre, et à la fin, elle murmure :

— Tarô, je me sens beaucoup mieux maintenant grâce à toi.

Soulagé, je pose ma main sur son épaule. Nous nous taisons quelques instants. Puis je lui demande :

— Appelle tout de suite une société de pompes funèbres.

Elle hoche la tête et me dit :

— Maintenant, je dois aviser son père, ensuite les gens qui connaissaient bien ma fille. Monsieur et madame K., *Onêchan* et son mari, nos voisins S. et T., mon amie de l'église...

Je la coupe :

— Non, ce n'est pas la peine.

— Comment ?

— Maman m'a prévenu une fois : « Tu n'invites personne à mes funérailles. Sinon, je devrais faire une liste des personnes que je n'aime pas. » J'imagine que le nom de son père s'y serait trouvé.

Bâchan est interloquée :

— Mitsuko pensait vraiment une chose pareille ?

— Oui. Tu sais bien qu'elle et son père ne s'entendaient pas.

— Bon, respectons alors sa volonté.

Elle réfléchit un moment et m'interroge :

— Où pourrait-on enterrer ses cendres ? Je suis catholique, mais ma fille était athée.

— Ne t'inquiète pas. Je sais où les emporter.

— Elle t'a même parlé de son cimetière ?

— Oui.

Il est environ deux heures de l'après-midi. J'ai faim. Je n'ai pas mangé depuis huit heures ce matin. *Bâchan* réchauffe le petit-déjeuner qu'elle avait préparé pour elle et ma mère : riz, soupe de miso aux algues, omelette, saumon grillé. Il y a aussi du *nattô* et une salade. Aussitôt, j'attaque la soupe délicieuse.

Bâchan me pose une question inattendue :

— As-tu une copine ?

— Oui... ou non...

— Drôle de réponse. Que veux-tu dire ?

Je me tais. Elle me sourit :

— Tu es trop discret sur tes relations amoureuses. Mitsuko était curieuse de savoir quelle sorte de fille tu aimerais.

— Je sais.

Je songe à Mina et à ma proposition de rendez-vous. Après le repas, j'ouvre mon portable et trouve son message : « Oui, je te rejoindrai demain au café habituel à 14 h. Mina ». Je lui écris : « Le deuil a frappé ma famille. Désolé, je ne pourrai pas te voir pour l'instant. Attends que je te recontacte. Tarô ».

Ce soir, nous passons tranquillement la veillée funèbre. Seulement nous deux, ma grand-mère et moi, comme le demandait le testament « verbal » de maman.